

Charlotte Clamens, comédienne : « Le théâtre de Christoph Marthaler, c'est la performance de l'antiperformance »

Lire de cette 70^e édition du festival d'Avignon, l'artiste retrouve son metteur en scène fétiche pour « Le Sommet »

Propriétaire d'un blog, Charlotte Clamens, réalisatrice et comédienne, a été nommée à l'écriture de

Publié le jeudi 2020 à 09h30 | Lecture 5 min.

[Offrir l'article](#) | [Lire plus tard](#) | [Partager](#)



Charlotte Clamens (au centre, assise) avec le travail d'artiste « Le Sommet », de Christoph Marthaler. © MARIAZUZ

Charlotte Clamens a toujours été un peu à part dans le théâtre français. Marqué d'une imprécision étrange, son talent de comédienne lui a fait croiser de route de Christoph Marthaler, après avoir joué dans *Une vie futuriste*, en 2013, elle retrouve le maître suisse dans *Le Sommet*, une création qui porte bien son nom, où l'art de la folie aboutit de Marthaler même au plus bas.

Vous avez un départ un peu particulier au théâtre classique, au sens du théâtre de tous les acteurs, mais à la fin, vous avez choisi de suivre Christoph Marthaler ?

« Oui, pour essayer de sortir de ce rôle de comédienne, et de la perte qui va avec. J'ai été formée à l'écriture de Charles d'Orléans, mais j'ai toujours été attirée par le jeu physique. Rien que le théâtre de Vincenzo Sodano sur le texte, mais il y avait une dimension du corps importante, et il a encouragé chez moi cette disposition. J'étais dans une logique de jeu physique, et j'étais dans une logique de jeu sur le terrain humain. Dans le théâtre français de ces dernières années, il y avait peu d'espace pour ce type de travail, que j'ai quand même pu creuser avec Jean-François Sivadier. Quand j'ai vu mon premier spectacle de Christoph Marthaler : *Les Dix commandements*, en 2013, je me suis dit : « C'est dingue. » C'était comme si je me retrouvais dans un lieu que je n'avais jamais vu. A partir de là, [je] n'ai jamais imaginé pouvoir travailler avec Pina Bausch. Mais je n'ai jamais été aussi motivée pour travailler avec un autre metteur en scène. »

[Lire le récit \(2000\)](#) | [Le Théâtre national de Chaillot célèbre cent ans d'aventures créatives](#)

Comment s'est produite votre rencontre ?

« À Avignon, lors d'une lecture d'une pièce de Saito Ruso, qui est devenu ensuite l'œuvre de Christoph Marthaler. À l'issue de cette lecture, il m'a dit : « Yes, c'est incroyable, tu fais partie de ma famille : je t'en remercierai pas. Comme il habitait à Paris à l'époque, il m'a également proposé d'amener chez lui avec ses acteurs bretards, Grégoire, Sébastien, André Belmondo. Comme pour une réunion entre amis de la famille. Et trois ans après, il a proposé de jouer dans *Une vie futuriste*. Marthaler ne fait jamais de distribution au sens classique du terme. Une bonne partie du processus de travail se passe dans ces repas partagés : dans la phase de création, aller manger tous ensemble fait partie intégrante de la répétition. C'est très singulier. »

Sur quoi vous êtes-vous mutuellement reconnus ?

« Sur l'humour, je dirais : une forme d'understatement [procédé typique de l'humour anglo-saxon consistant à minimiser les faits]. Christoph Marthaler choisit les acteurs avec qui il travaille, mais qui il voit en eux quelque chose qui l'intéresse. Il n'a pas besoin de les voir jouer. C'est comme s'il composait ses distributions en assemblant des cruches. »

Qu'est ce que travail pour une création comme « Le Sommet » ?

« C'est assez étrange, car on devrait Christoph à faire des distributions, le travail du spectacle et un détour, mais il ne fait pas du tout ce qui va au plaisir fidèle. A partir de là, il y a une première phase d'improvisation, où il veut surtout voir comment le bouge dans le décor. Il met de la musique, toujours, et parfois la musique qui sera retenue dans le spectacle, il n'y a pas de texte, pas de situations. Il ne faut pas chercher à savoir ce qu'il veut, mais vraiment être là où ses envies. »

C'est un peu mystérieux...

« Oui, pour nous aussi, les acteurs, mais pour moi, c'est un régal de travailler ainsi. Il y a pas mal de petites choses dans ce travail de distribution. On travaille pour de réelles envies, mais pas pour le plaisir. On travaille pour le plaisir, mais pour des envies. On arrive dans le décor, qui déjà inclut un climat, une atmosphère, avec son chœur qui n'est accessible que par une indonie-classe. Christoph nous dit juste : « Bon, on va, on va faire ça, et on va regarder. » A partir de là, tout se construit petit à petit, de jour en jour, avec des tentatives, des musiques aménées par Christoph et par son dramaturge, André Uebenan. Et chaque répétition commence par au moins une heure de chant tous ensemble. »



Une autre représentation de « Le Sommet », de Christoph Marthaler, en 2013. © MARIAZUZ

Quelle est l'importance de ce préalable ?

« C'est fondamental pour qu'on puisse composer vraiment un ensemble. Quand on passe une heure à faire de l'écriture d'une polyphonie, on est dans une situation où l'on écrit ensemble, mais on écrit pas du tout ce qui va au plaisir fidèle. Il travaille avec Marthaler est presque toujours dans ce travail de distribution, de ces envies. C'est extrêmement parce que c'est comme si on avait déjà une partition, alors qu'il est justement dans ce spectacle, au bout duquel le poème apparaît comme la seule parole vraie de l'écriture ensemble. »

Pour autant, les personnages existent forcément, à l'image du vêtement, qui est assez décalé par rapport aux autres. Comment apparaissent-ils ?

« Ils se créent en fait des improvisations, de ce qu'on propose. Beaucoup d'éléments viennent de nous : Christoph regarde beaucoup, nous renvoie la balle, ou un ping-pong permanent. Pour ce personnage, il a pris de ce côté toujours un peu à l'écart que je peux dire. Il, peu à peu, apprend cette forme qui est celle qui a pas envie d'être dans le jeu. Que demande ce qu'elle est venue faire dans le sommet ? »

[Lire aussi](#) | [Au Théâtre de l'Aquarium, à Paris, Christoph Marthaler envoie avec ses « insouciants endormis »](#)

Dans ce travail visuel, corporel et musical, le texte, même quand il est minimal, occupe une place tout aussi importante. Comment arrive-t-il dans le processus ?

« C'est là aussi une forme de composition très savante, entre des textes existants – de Christopher Tarkos, Giacomo Leopardi, Pier Paolo Pasolini, Dylan Thomas... – qui sont conservés sur mesure pour nous, et des textes originaux écrits par Marthaler. Marthaler le passe à la machine, il le passe à la machine, et il passe à l'écriture ce qu'acteurs se sont posé du tout sur le texte. Le travail sur le langage est énorme dans ce spectacle, au bout duquel le poème apparaît comme la seule parole vraie. »

La dimension de l'absurde est importante chez Christoph Marthaler. Est-elle revendiquée ou implicite ?

« Elle est implicite, bien sûr, inscrite déjà dans son choix d'acteurs. On n'en parle jamais en répétition, mais quand une scène lui fait particulièrement et qu'il rigole bien, Marthaler l'exclame : « C'est complètement gaga », et ça, c'est le compliment suprême. Et cette dimension de l'absurde est induite par les situations qui il imagine : actrice habillée en mannequin coincée dans un moule-chaise, ou complice la tête d'écume de mousse. »

Quelle est l'importance de la fragilité dans le théâtre ?

« C'est quelque chose qui est au cœur de la performance de l'antiperformance d'aujourd'hui. La dimension de l'absurde, ou tout des humains dépendant de leur fragilité, et cela parce qu'il part des personnes qui sont les acteurs. Ainsi, on se met en fragilité, complètement exposé, on a pas grand-chose à quoi se raccrocher, pas de texte préalable, pas d'intentions plaquées. C'est ce qui me passionne en tant qu'actrice, cette fragilité, parce qu'elle est au cœur d'un spectacle. C'est ce qui est intéressant. C'est un peu comme si on regardait un spectacle sans quand même hyperrigole. Mais tout son théâtre se joue sur un moment présent où les acteurs doivent absolument être sur le fil. C'est un peu la performance de l'antiperformance. C'est très technique, en fait, mais une fois que l'on a bien intégré le processus, on peut beaucoup s'amuser. »

Y a-t-il un avant et un après le travail avec Marthaler, pour vous ?

« Ah oui. D'abord, c'est LE metteur en scène avec qui je révise de jouer. Il travaille à validité de direction ou je voulais aller de l'engagement physique du jeu. Comme il travaille en repérant toute une histoire sans parler, sans pour autant aller vers la fin, ce que je veux dire, c'est que tout est dans l'écriture, tout est dans la répétition. C'est une forme de travail qui est très physique, mais tout son théâtre se joue sur un moment présent où les acteurs doivent absolument être sur le fil. C'est un peu la performance de l'antiperformance. C'est très technique, en fait, mais une fois que l'on a bien intégré le processus, on peut beaucoup s'amuser. »

[Le Sommet](#) Texte et mise en scène de Christoph Marthaler.

Avec Clémence Bégin, Charlotte Clamens, Raphaël Courteau, Fabrice

François, Sébastien Grégoire, Grégoire F. Marthaler, La Félicité, 12, 13, 14 et 17 juillet à l'Atmosphère, 16, 17 juillet et 13 novembre et 20 heures.

Durée : 2 heures

Fabienne Dargassies